

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS

Extérieur

Un an 9 »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

L'Agonie du 14 Juillet

ON NE COUPE PLUS!

MÉCANICIENS MÉCANISANT LES SINGES!



ON NE COUPE PLUS!

Ohé, les vieux frangins, vous souvient il avec quel mirobolant enthousiasme le populo fêtait les premiers quatorze juillet?

Y a de ça quinze à vingt ans!

Quelle jubilation, nom de dieu!

On émergeait de l'Ordre Moral, les déportés revenaient de la Nouvelle par petits paquets, et on se berçait de beaux rêves.

« Patience! serinait-on. Jusqu'ici on n'avait eu qu'une république de crotte d'où les républicains étaient exclus. Ça allait changer... »

Ce qu'on était jobard, mille tonnerres! A l'époque on aurait pourtant dû être déjà fixés: les massacres de la Commune — dont le souvenir était vivace, — n'avaient-ils pas été accomplis par des républicains?

Eh bien, non, l'expérience n'était pas suffisante: le populo avait l'espoir plus enraciné

que le chiendent, — il coupait encore dans la République!

Sentimental en diable, il ne s'était pas fait une raison: il ne comprenait pas que « République » est une étiquette kif-kif « Royauté » ou « Empire » et, se montant le job, il y voyait l'engrainement d'un régime nouveau;

Ça ne lui entraît pas, qu'il y ait antagonisme entre les gouvernants et les gouvernés, — de même qu'il y a antagonisme entre les capitalistes et les ouvriers, les galonnards et les simples trouffions. C'est pourtant facile à constater: y a qu'à ouvrir ses lucarnes pour voir que les grosses légumes ne vivent que de grugerie, — en rongant le pauvre monde.

Ah ouat, ça n'entraît pas dans le siphon du populo!

Il tablait sur les réformes.

« Les purs allaient tenir la queue de la poêle. Et ce qu'ils abattraient de la besogne! Que Gambetta fut ministre, — seulement six semaines.... Et on en verrait de toutes couleurs! »

Je t'en fous!

Les opportunistes ont eu le pouvoir et ils n'ont fait rien de rien, — à part s'engraisser.

Après eux, la radicaile s'est assise autour de l'assiette au beurre — et ça a été le même fourbi: l'emplissage des poches par toute la racaille dirigeante,

Et on a eu de grands et fantastiques tripotages: le Tonkin, les Conventions scélé-rates, le Panama... Et des pierrots qui, la veille, s'en allaient le cul à l'air, se sont retrouvés millionnaires!...

Je n'insiste pas sur les détails, ça serait bougrement trop long.

L'écoeurement vint vite au populo: le spectacle de ce déchaînement d'appétits lui fit comprendre que les politiciens le mèneraient perpétuellement en bateau.

Et il chercha une issue!

Il y a à peu près dix ans de ça.

Le cheval noir de Boulanger caracola à la revue du 14 Juillet, Paulus débita quelques couplets sur « le brav' général » et le bon populo — toujours gobeur — se laissa empaumer à nouveau.

Et toute la griserie des premiers quatorze juillet lui troubla la caboche encore un coup: « Ce que les politiciens, opportunistes et radigaleux n'avaient pas fait — n'avaient même pas essayé — Boulanger le mènerait à bonne fin! C'est lui qui ferait la grande lessive... »

—o—

C'était encore une illusion!

C'était la croyance au miracle qui — depuis toujours — a gourré le populo.

Au lieu de compter sur son propre nerf, sur ses biceps et sa poigne pour se tailler sa

place au soleil, le populo a constamment somnolé et rêvassé, espérant que d'autres feraient son turbin. Et il en a été la première victime : les jean-foutre qui se sont mis en avant, s'offrant de suppléer à sa feignantise, n'ont rien fait du tout, — sauf vivre à ses crochets!

Dans les temps anciens, le pauvre monde endurait la mistouffe sur terre, et il prenait patience, convaincu qu'un de ces quatre matins le père des mouches, à califourchon sur les nues, s'amènerait pour chambarder la vieille société et établir le paradis de l'Apocalypse.

Et le populo coupait, se roulant les pouces, croupissant dans la misère et se dispensant d'agir!

Dame! à quoi bon agir? Dieu n'était-il pas là pour donner le coup de collier?

Un jour vint où cette bourde idiote de la révolution opérée, grâce à l'intervention divine, ne fut plus de saison : le populo trouvait enfin la couleuvre trop dure à avaler.

Jusqu'à les ratichons et toute l'engeance qui se posait comme représentant Dieu sur la terre y avaient seuls trouvé leur bénéfice : ces salops avaient fait leurs choux gras de la bêtise humaine.

Hélas, le populo n'avait pas fini de croire!

Il ne sortait d'une erreur que pour piquer la tête dans une autre : désormais toute la puissance, toute la force, tous les espoirs qu'il avait accumulés sur cette vesce de loup baptisée « Dieu », il allait les reporter sur une abstraction terrestre, — une sorte de Dieu visible : l'Etat.

C'est l'Etat qui allait faire les miracles que le père des Mouches avait été impuissant à réaliser.

Ce n'était que changer de superstition!

C'était toujours le même fourbi : se dispenser d'agir et croire à une intervention supérieure et extra-humaine.

Et donc, il n'y eut rien de changé : les prêtres de l'Etat remplacèrent les représentants de Dieu. A leur tour, ces birbes-là bénéficièrent de la nigauderie populaire, vivant bien et tirant riche profit des préjugés et de l'ignorance.

Or, de même que, dans le cours de la kyrielle de siècles que l'humanité a égrené, les hommes avaient changé de Dieu, — croyant tomber sur le vrai, — le seul, l'unique — assez mariale pour faire leur bonheur;

De même, quand ils eurent changé d'idolâtrie : remplacé la croyance en Dieu, par la superstition de l'Etat, ils changèrent de « forme » gouvernementale, comme ils avaient souvent changé de « forme » divine.

Et ça, toujours dans un identique espoir : après avoir été tourneboulés du dada de dénicher le vrai Dieu, il leur prenait fantaisie de courir à la recherche du bon gouvernement.

L'un comme l'autre était de la pure loufoquerie!

Je ne veux pas débiter le chapelet de toutes les formes religieuses et gouvernementales, que, bonnés poires, les populos se sont collés sur le râble.

Y en aurait pour six semaines, nom de dieu!

Je veux simplement faire toucher du doigt que la superstition de l'Etat n'est que le dernier rogaton de la superstition religieuse.

C'est toujours la confiance dans le miracle : on s'en remet à la puissance d'une force supérieure qui, suppléant à la feignantise humaine, fera ce que les populos n'ont pas le tempérament de faire : les délivrera de la misère.

Au lieu de mendigoter son pain quotidien au père des Mouches, on le demande à l'Etat.

Tandis qu'il serait si simple d'allonger la main et de se le donner!

—o—

Le populo a essayé de toutes les sauces gouvernementales — et toutes il les a trouvées amères, kif-kif du fiel!

Pour ne parler que de ces derniers vingt ans, quand il a eu soupé de toute la brochette des réacs, il a usé les opportunards et les

radicaux et assisté au fiasco du Boulangisme.

Est-il enfin guéri?

Que non pas!

Depuis lors, piloté au gré des ambitions d'un tas de fripouilles, il se laisse trimballer — sans ni savoir où, ni pourquoi, on le mène!

Et cela parce qu'il n'a pas la jugeotte assez décrassée pour en venir à la seule et unique solution : opérer lui-même!

Ça le défrise! Il a tellement été accoutumé à l'inaction qu'il ne peut s'en dépêtrer : il voudrait que la ritournelle du passé continue, — que d'autres fassent toujours sa besogne!

Pourtant, faut tout dire : petit à petit il se dessalle! Il est déjà moins pantoufflard : la clairvoyance lui vient. Il a la compréhension qu'un sacré coup de tréfalgar est indispensable pour que les choses aillent mieux.

Mais encore il n'ose pas fiche carrément la main au turbin.

Et il reste entre le ziste et le zeste, pataugeant dans la purée noire.

Que faire?...

À quel saint se vouer? À quel Dieu croire? Avec quel miracle se monter encore le bobéchon?

—o—

Justement, le malheur est que des menteurs de coups se sont trouvés à pic pour servir leurs boniments au populo.

Au fur et à mesure que toute la vieille fripouillerie politicienne virait à la pourriture, il se formait un régiment nouveau d'ambitieux.

La jeune couche de champignons politiques, ne pouvant utiliser les vieux clichés, se réclame de la révolution et du socialisme.

C'est le QUATRIÈME ETAT qui germe!

C'est les socialos à la manque qui accoucheront du miracle!

Ecoutez-les : les mots sont changés, mais foutre, grattez l'écorce des palabres et, au-dessous, vous dégotterez la substance léthargique et vénéneuse que, de tous temps, ont utilisé les prêtres et les gouvernants de tout poil.

« Inutile que le populo se décarcasse pour agir : il n'a qu'à porter ses nouveaux amis au pouvoir et, sans qu'il ait à remuer le petit doigt, ils le conduiront aux pâturages du bonheur. »

Y a un cheveu!... d'ici que ça vienne, les birbes s'empressent la panse aux frais des sempiternels dupés qui, eux, — toujours roulés! — continuent à se broser le ventre.

—o—

Comment, les politicards socialos qui, presque tous, sont des renégats de la révolution opérée par le peuple et qui, précédemment, avaient affirmé et démontré que le populo doit faire ses affaires lui-même et ne compter sur personne, sont-ils parvenus à embistrouiller à leur tour le pauvre monde? Ça ne leur a pas été cotonneux!

Ils étaient à l'affût d'une occasion quand se présente la succession du boulangisme en déconfiture, — et ils ne ratèrent pas le coche!

Lorsque le populo — désorienté par l'évanouissement de ses espoirs s'effondrant avec Boulanger — ne savait de quel côté virer, les socialos politiques lui jetèrent leur hameçon — et il y mordit!

N'y avait-il donc personne pour foutre des bâtons dans les roues à ces ambitieux en graine et pour crier casse-cou au populo?

Et si, nom de dieu! Y avait une trifouillée de bons fieux, décrassés de toute superstition étatiste et religieuse et sachant qu'en dehors du nerf, de l'initiative et de l'action populaires, y a que pièges et déceptions.

Les bougres se sont démanchés tant et plus! Ils ont fait un fouan des cinq cents diables, — et leur activité n'a pas été dépensée en pure perte.

S'ils n'ont pas fait mieux, ce n'est pas faute de volonté, — mais manque de moyens!

En outre, si les résultats de leurs efforts n'ont pas été plus marquants, c'est parce que l'illusion, maquillée de mensonge, que les nouveaux politicards font miroiter aux yeux

du populo est plus alléchante que la vérité toute à poil!

Mais foutre, qui vivra verra!

Les gas en question — malgré qu'il y ait eu de sales passades poreux, — ne sont pas à bout de souffle.

Il s'en faut, nom de dieu!

Aussi, plus que jamais, ils besognent d'arracher pied pour sarcler les caboches de leurs copains de misère et en extirper les superstitions et pantouffleries qu'y sèment à plaisir les charognards de tout calibre.

Et le turbin d'assainissement devient de moins en moins cotonneux : après la fournée d'ambitieux qui se prépare à s'asseoir autour de l'assiette au beurre, y aura plus qu'à tirer l'échelle.

Cette vermine est le dernier avatar des superstitions autoritaires.

Or donc, que les camaros qui en pincent pour l'échenillage du vieux monde et désirent voir, vite, l'éclosion de la Sociale libertaire, ne musardent pas : l'avenir est à nous!

Malheur aux vaincus!

Depuis que les Grecs ont reçu une tatonille faramineuse, ils ont le sort de tous les vaincus : tout le monde se désintéresse de leur cause!

Par contre, on auréole les Turcs.

C'est désormais des bougres à qui un ratichon enfournerait dans le bec, — sans confession — son plein bocal de bons dieux en pain à cacheter.

« Les massacres d'Arménie? »

Il n'en est plus question!

Ça devient presque aussi vieux jeu que les massacres de la Commune.

Or, puisque le populo parisien en vient à oublier les horreurs de la Semaine sanglante, — qui pourtant le touchent de près! — y a rien d'épatant à ce qu'on se batte l'œil de l'écharpement des cent mille chrétiens d'Arménie... Des types qu'on a jamais vus, qui se frusquaient autrement que nous, et baragouinaient une langue incompréhensible!

Leur plus grand tort a été de se laisser écharper.

Dans l'histoire, — aussi bien dans l'histoire d'hier que dans celle d'il y a deux ou trois mille ans, les vaincus ont toujours été mal vus et peu considérés.

Evidemment c'est une chose bougrement triste!

Pourtant, le tort est bien un peu aux vaincus.

Pourquoi se laisser vaincre?

Toujours dans la défaite, y a un brin de platitude et de gnolerie.

Ainsi, les grecs ont été vaincus parce que leurs chefs étaient traîtres ou incapables; leur fameux Diadoque a été le plus grand froussard de la boule ronde!

Quant aux Arméniens — à de trop rares exceptions près — ils se sont laissés égorger sans faire plus de rouspétance que les moutons à l'abattoir. Seuls, les gas qui attaquèrent la Banque Ottomane firent preuve de rudement d'initiative et d'héroïsme — et ils y gagnèrent de traiter de puissance à puissance; dictant leurs conditions au Sultan et obtenant de sortir de la Banque avec vie sauve et liberté.

Donc, si on voulait être aussi sévères pour les opprimés et les vaincus qu'on l'est pour les oppresseurs et les vainqueurs,

En même temps qu'on traite ceux-ci de monstres et d'immondes scélérats,

On devrait foutre la pierre aux fausses couches qui se laissent mettre le grapin sur le râble et, au lieu de les plaindre, leur dire :

« Si vos poings n'étaient pas assez durs pour résister à l'ennemi, que n'avez-vous aiguisé vos griffes et ramassé les cailloux du chemin?... Aussi fort et si puissant que fût votre antagoniste, y avait meche de rétablir l'équilibre et de l'empêcher de vous dévorer!... »

Puisque, au lieu d'agir, vous avez courbé l'échine, supportez-en les conséquences!... »

Mais foutre, les bons bougres n'ont pas cette rigidité de raisonnement : ils comprennent que la pantoufflerie du populo résulte beaucoup de la masturbation séculaire que, de génération en génération, lui font endurer les grosses légames.

Aussi, loin de jeter la pierre aux vaincus,

ils ont pour eux abondamment de pitié, — et réservent mépris et exécution pour les vainqueurs.

Et c'est pour cela que, malgré tout, le popolo plaint les Arméniens et s'est attristé de voir la défaite des grecs.

Si cette pitié n'a pas été plus exhubérante, la faute en est aux faiseurs d'opinion — aux journaliers!

Par le temps qui court, nul n'a plus — sinon avec beaucoup d'efforts — sa saine faculté de raisonnement : chacun se fait trop une opinion qui n'est que le reflet des ragougnasses imprimées dans le quotidien du matin.

Or, comme les quotidiens prennent leur mot d'ordre chez les jean-foutre de la haute et orientent leur girouette suivant les intérêts des chameaucrates, il est tout simple que le popolo raisonne de travers!

C'est ce qui est arrivé pour les affaires d'Orient : le roi des grinchés, Rothschild, ainsi que toute la grande fripouille des banques, étant de mêche avec le Grand Turc, ordre a été donné aux journaux de ne pas le débiter.

Tout au plus, a-t-on permis quelques égratignades, — pour sauver les apparences... A moins que ces égratignades n'aient été lancées par des malins qui voulaient ainsi se faire payer un peu plus cher.

— 0 —

Eh donc, au sujet de la Turquie, on nous a raconté de sacrées bourdes!

Dernièrement dans le *Journal de Xau*, F. Bouillon, un retour de Grèce, parlant franchement, gueulait contre les balivernes imprimées partout pour vanter « l'humanité » des troubades turcs.

A en croire le grand-vizir, ces tueurs sont dignes d'être comparés à n'importe quelle armée européenne.

Et foutre, le grand-vizir n'a pas tort!

Il s'agit simplement de s'entendre...

Les soldats turcs, n'ont pas été plus féroces que les soldats versaillais foutant, en 1871, Paris à feu et à sang; que, plus récemment, les troupes de France, au Tonkin, au Dahomey et à Madagascar.

Les conquérants, les envahisseurs, sont partout identiques : l'homme s'efface — la bête humaine reparait avec tous les instincts féroces et sanguinaires des anciens âges.

Sur la route de Paris à Versailles, les pandores attachaient les communards à la queue de leurs chevaux; aux Buttes-Chaumont, un colonel célèbre, faisait arroser de pétrole et griller vivants ses prisonniers.

Au Tonkin, les pousse-cailloux violaient et pillaient à cœur-joie.

Au Dahomey, un raticchon distribuait des cigares aux troupes qui lui rapportaient des têtes de moricauds.

En Grèce, les soldats turcs, — à ce qu'affirme F. Bouillon, — n'ont pas été non plus de petits saints : ils ont tout ravagé sur leur passage et ils ont beaucoup tué!

L'horreur suivante est un suffisant échantillon de leur sauvagerie :

« Au moment où les habitants durent abandonner Trikala, raconte F. Bouillon, les mécaniciens du chemin de fer de Thessalie, eurent l'idée d'emporter dans le dernier train les bielles des locomotives restées en gare.

Les machines étaient, dès lors, inutilisables et cela retardait d'autant la marche des troupes sur Pharsale. Les Turcs rendus furieux par ce contre-temps et ne sachant sur qui se venger, découvrirent enfin dans la ville deux employés qui avaient cru pouvoir rester, sur la foi des promesses du généralissime.

Ils espéraient ainsi sauver le peu qu'ils possédaient, la fuite signifiant, pour toutes ces populations, la ruine totale. C'était deux pauvres scribes parfaitement ignorants des choses de la mécanique. Ils étaient aussi incapables de démonter une locomotive que de conduire une armée. On les accusa, néanmoins, d'avoir pris et caché les bielles, et, comme ils n'avaient pas assez vite, on se mit en devoir de leur faciliter cette confession. On fixa dans le sol un sabre-baïonnette, la pointe tournée en l'air, puis les deux victimes ayant été suspendues la tête en bas, au moyen d'une corde passée sur une poulie, on les laissait retomber délicatement sur la pointe, qui s'enfonçait un peu plus dans le crâne à chaque reprise. Cette excellente plaisanterie dura une heure. Les malheureux étaient devenus fous avant d'avoir cessé de souffrir. »

Nom de dieu, le grand-vizir a bougrement raison : l'armée turque est digne d'être comparée à n'importe quelle armée européenne.

Quant on a de telles abominations à son actif, on peut supporter la comparaison!

La Famine aux Indes

Les Anglais ont fini de jubiler sur la grandeur de l'Angleterre.

Ce n'est foutre pas trop tôt!

Ils eussent mieux fait d'envoyer aux Indes la centaine de millions gaspillés en feux d'artifices et autres amusettes. Ce riche tas de galette eût été mieux utilisé à fiche à bouffier aux malheureux indiens qui crévent par milliers et milliers, tués par la famine.

Car ce n'est fichtre pas de blague : y a là-bas des millions de pauvres bougres qui n'ont pas un grain de mil à se fiche sous la dent, grâce à une sécheresse carabinée qui a grillé toutes les récoltes.

Si encore les indiens n'avaient que la sécheresse à craindre, ils pourraient espérer voir le bout de leurs souffrances.

Mais ils n'ont pas que ce fléau!

Ils ont la peste noire....

Et, par dessus tout, le plus abominable des fléaux, la peste des pestes : la vermine anglaise à gaver.

C'est la conquête anglaise qui a ravagé et dévasté cet immense patelin : les sangsues d'Europe s'y sont abattues, pompant la vie aux indiens!

Et, non contents de piller et de ruiner les vaincus, les anglais les ont soumis à une oppression ignominieuse.

Aussi, il se mijote là bas une de ces insurrections qui, éclatant un de ces quatre matins, ne sera pas piquée des vers!

Déjà, au moment du jubilé, les indigènes, à bout de patience, ne se sont pas bornés à protester par leur manifeste : y a eu des actes de vengeance..., symptômes de grabuge futur!

A Poonah, des grosses légumes anglaises ont été estourbées.

On a mis ces exécutions sur le compte du fanatisme qui ne veut pas s'accommoder des mesures sanitaires contre la peste.

Mensonge! Les prétendues mesures sanitaires se bornent à l'arrestation des femmes dans la rue qu'on passe, illico, brutalement à la visite, — sous prétexte de la peste, — et qu'on roue de coups par dessus le marché.

Nom de dieu, en fait de mesures sanitaires, la première que devrait prendre les anglais, — s'ils en pinçaient réellement, — ce serait de fiche à bouffier aux affamés.

Mais ils s'en foutent!

Pourvu qu'ils s'emplissent les poches, peu leur importe que la peste et la famine ravagent l'Inde.

Et c'est à un point qui dépasse toute imagination!

Pour que les bons bougres se fassent une petite idée de cette effrayante détresse, j'emprunte à *l'Éveil*, un chouette canard belge, la lettre suivante d'un témoin, le prince Karageorgévitch :

A Bénarès, dans la cour de l'hôtel, une femme reste auprès d'un cheval auquel on donne à manger, puis lorsque la bête a fini, que le cochon lui remet son mors, la femme s'avance timidement, ramasse au fond de la mangeoire quelques graines de graur concassées, et les dévore en les partageant avec le petit qu'elle porte à califourchon sur sa hanche.

De loin je regarde cela, mais, vraiment, c'est si horrible, si peu vraisemblable cette femme mangeant les restes de ce cheval, que je veux être sûr d'avoir bien vu et vais près d'elle : un pauvre monstre aux yeux incertains et vitreux, la mâchoire, dans une sorte de rictus, saillant des trous qui sont ses joues, et, sous la loque légère qui la couvre, je distingue parfaitement le squelette du corps.

Le petit, dont la grosse tête vacille sur le cou réduit à l'épaisseur des vertèbres, ses pieds et ses mains crispés au bout des fuseaux qui sont les jambes et les bras, a, comme une moquerie de toute cette maigreur, le gros ventre des fiévreux.

Ce sont les premiers affamés que je vois; les premiers de ces êtres de cauchemar dont les routes fourmillent vers le centre de l'Inde. La femme vient de Bundelkund. Voilà deux ans que toutes les récoltes manquent dans sa province. Au printemps dernier, après avoir tout vendu, après avoir enterré son mari et ses parents, elle a fui vers le Nord.

D'abord, dans les maisons, sur les routes, on lui donnait. Elle mangeait encore un peu, et nourrissait ses deux enfants dont l'aîné est mort, épuisé, en septembre. Puis elle a été dans un Poor-House. Mais, dans la Maison des pauvres, elle était trop faible pour travailler et ce qu'on lui donnait ne suffisait pas à les nourrir. Elle est repartie. Elle ne sait pas avec quel espoir... et sait que bientôt elle va mourir, comme tous les siens, car personne ne donne plus : la charité des pauvres s'est épuisée en ces deux ans de disette... et il ne faut pas compter sur les riches...

J'ai essayé de contrôler les dires de cette femme. Cette famine que l'on annonce dans les journaux pour avril prochain, ce fameux famine-fund, l'argent que le gouverneur général des Indes a refusé d'accepter, non seulement du tsar, mais encore de villes anglaises, voilà quelques semaines à peine, comme tout cela était peu d'accord avec l'histoire de longue misère que me racontait cette femme! J'ai voulu constater par moi-même et voici ce que j'ai vu :

Autour de Jubullpoor, une ville morte où par les rues des êtres pâles et vacillants tendent des mains décharnées vers les rares passants, des séries de villages désertés; la poussière blanche, épaisse, recouvrant les maisons de boue séchée, les petits temples de pierre; puis de grandes plaines où le vent a formé, sur les champs abandonnés depuis décembre, de véritables dunes recouvertes d'une sorte de lichens clairs. Les arbres, les banians, les tamarins, les figuiers, qui, aux Indes, gardent en toute saison leurs feuilles, dressent leurs squelettes dépouillés, blanchis de poussière, et seuls des palmiers sont encore verts, abritant de leur ombre des touffes d'ajoncs couleur d'or. Pas un oiseau, plus même de mouches dans l'air vibrant surchauffé, blanc de soleil et de poussière. Et dans tout le centre des Indes c'est la même chose : partout le même désert, la même sécheresse qui a blanchi et crevassé la terre.

Les habitants ont fui vers le Nord et on me parle d'un camp où l'on fait travailler les gens de la famine à Allahabad, d'un autre près de Cawnpore. A Allahabad, il m'a été impossible de découvrir ce camp. J'ai bien appris de ci de là que 15.000 pauvres y travaillaient, mais personne en ville n'a su me dire où il était, et lorsque je devenais pressant, on allait jusqu'à me dire que la famine n'existait pas, qu'il y avait bien eu une petite disette aux deux dernières récoltes, mais que de là à croire à des villages désertés, à des millions de gens mourants de faim, il y avait loin, que du reste la famine-fund, la merveilleuse et prévenante administration, etc., etc.

A Cawnpore, d'abord, tout le monde naturellement ignorait le camp, de même que cette Maison de pauvres dont m'avait parlé la femme. Mais j'ai eu la chance de trouver quelqu'un qui me les a indiqués. A trois kilomètres de la ville, la Maison des pauvres : une cour enclose de murs, contre lesquels des toiles soutenues par des piquets. Là dedans, 1.200 malheureux spectres, squelettes vivants, aux omoplates saillantes à couper la peau, les bras réduits à l'épaisseur de l'os, avec la grosseur de l'articulation du coude au milieu, et, au bout de cela, des mains qui paraissent énormes, toutes plates, comme désarticulées. Les genoux cagneux forment boule au-dessus de la maigreur effrayante des tibias, et, sous les côtes saillantes, la peau tendue sur le creux du ventre. Hommes et femmes, presque tous nus, sauf un tout petit pagne en charpie. Et tous ont ces mêmes yeux hagards, à regard incertain, le même rictus des mâchoires proéminentes entre les joues creusées. Presque tous ont, aux saillies des os, la peau crevée, mangée de plaies. Ceux qui peuvent travailler à tourner des cordes, à faire des nattes en paille, gagnent jusqu'à deux sous par jour, les enfants un sou. On leur donne cela en plus de leur nourriture, une galette de blé de graur, galette large comme une assiette à dessert, épaisse comme le doigt, et qui doit leur suffire pour vingt-quatre heures. Sur les 1.200 qui sont là, le quart même ne peut pas travailler, attend l'épuisement qui vient lentement, tuera bientôt tout à fait ces êtres de misère.

A côté, dans un autre enclos pareil, plus petit, c'est l'hôpital. Un hôpital sans médecins, sans remèdes. Au soleil, des êtres recroquevillés grelottent, ramassés sous des bouts de couverture. Tous geignent, beaucoup sont inconscients, ont le délire. L'un d'eux, trop faible pour se tenir debout, marche accroupi en s'aidant des mains, vient vers moi, m'implore pour sa femme couchée plus loin, avec auprès d'elle une loque humide couverte de poussière : ses

entrailles que la dysenterie emporte de son corps.

Près d'une femme devenue folle, son affreux corps de squelette tout secoué de fièvre grelottant au soleil, un enfant de quatre mois, pauvre petit fœtus crispé couleur de sou neuf, essaye de crier, ne produit qu'un tout petit râle. Dans sa figure ridée, plissée, les yeux clignotent, cherchant quelque chose dans l'air.

Un grand garçon, qui à cause de sa taille élevée paraît encore plus maigre que les maigres traîne une énorme jambe dont l'éléphantiasis n'a pas diminué dans le dessèchement de tout le corps.

Et aucun médecin!

— Il vient quelquefois, me dit le babou qui nous guide, mais ce quelquefois reste vague, ne précise ni jour, ni semaine! Et pas de médicaments...

Aux malades, qui tous ont la dysenterie, on donne du riz, au lieu de la quotidienne galette, et c'est tout.

— Combien meurent par jour?

— Cinq, six, répond lentement le babou. Et comme j'ai l'air bien incrédule; quelquefois plus, ajoute-t-il.

Plus loin, le camp. Deux ou trois mille êtres hâves et décharnés piochent, portent de la terre, font un remblai pour une ligne de chemin de fer ou une route. Un hôpital qui travaille. On voit en l'air des bras à peine plus gros que les manches des pioches qu'ils soulèvent. Des femmes émaciées, toutes petites sous leurs saris troués, portent sur leurs têtes des paniers, de tout petits paniers plats remplis de quelques poignées de terre, et que pourtant elles peuvent à peine soulever. L'une d'elles, courbée, ratatinée, l'air d'avoir cent ans, vacille et titube sous son fardeau; puis, arrivée à l'endroit où elle doit vider son panier, laisse tout tomber de sa tête, insensible à la poussière qui la couvre entière... Après avoir soufflé un instant, elle repart de son pas de somnambule. Elle a trente ans!

Les hommes sont payés à la journée et peuvent gagner 4 sous par jour. Les femmes sont payées, suivant les distances, 10, 7 et 3 cowrées par panier (le cowrée est l'infinitésimale monnaie d'ici: le coquillage, dont il faut 190 pour faire un sou), et peuvent arriver à gagner 3 ou 4 sous par jour. Chacun des travailleurs doit, avec sa paye, aider plusieurs des siens qui gagnent moins ou rien du tout. Et, pour tous, la nourriture est insuffisante, épuise ces malheureux, les empêche seulement de mourir tout de suite.

Le babou, l'intermédiaire, le hors caste qui toujours se trouve entre l'administration et les pauvres, prélève ouvertement, sans se gêner le moins du monde, son dû, généralement 20 0/0 sur les cowrées qu'il est chargé de payer aux travailleurs. Et c'est des babous qui sont à la tête des Maisons de pauvres et des camps. Ces Messieurs de l'administration viennent quelquefois. L'Éternel « quelquefois » de toutes les réponses d'ici. Ils descendent de leur boggey, passent rapidement, ont vu, puis repartent très pressés par un important travail qu'ils ont à finir pour le prochain courrier de l'Europe...

De toutes les victimes de la disette pourtant, ceux que je viens de voir ne sont pas encore les plus à plaindre.

C'est sur des gens des castes élevées, ceux qui ne peuvent pas accepter le travail et dont les femmes doivent rester recluses, que la misère s'appesantit le plus lourdement. D'abord ils ont emprunté (et le taux d'ici, absolument toléré, connu de tous, est de 75 0/0), puis vendu tout ce qui était vendable. Enfin, considérant le fléau comme punition inévitable des divinités inclementes, ils se laissent mourir de faim, eux et leurs femmes, farouchement enfermés chez eux, ne demandant aucun secours à personne.

A Lucknow, où j'ai vu enfin des êtres de pitié, des gens faisant la vraie charité, on me conte toutes les ruses des femmes de la Mission biblique pour faire accepter à titre de prêt des secours à ces recluses, à ces gens trop fiers pour demander.

Le grain, qui a doublé de prix, est cher comme en Europe et va encore augmenter jusqu'à la moisson de septembre. Un pasteur de Lucknow a acheté du grain au prix d'aujourd'hui et le revend au prix habituel aux pauvres qui l'entourent. Un autre pasteur de la Mission biblique surveille et paye lui-même 800 ouvriers qu'il fait travailler à une route...

Mais comme ils sont rares, ceux-ci, et pour ces quelques charitables, combien d'indifférents, combien d'autres qui, dans le fléau, ne voient qu'une plus rapide manière de faire fortune!

Et pour finir, ceci: à Cawnpore, en revenant de la Maison des pauvres et du camp, les gens

qui le matin ne savaient rien, sans l'ombre de gêne se sont mis à me parler des exactions des babous, de la misère horrible qui depuis si longtemps déjà (depuis plus d'un an) dure ici, sème les routes de cadavres, emporte vers le Nord ces troupeaux d'affamés.

Ils sont délicieusement dans la note du pays, ces gens qui, après avoir tout ignoré le matin, finissent le soir par dauber l'administration, ces employés qui font doubler leurs gages pour frais de déplacement aux camps et aux Maisons de pauvres. Mes interlocuteurs ne croient pas au famine-fund... et l'inexplicable retard à demander des secours pour ces malheureux, oh! ils les blâment de leur même air « cœur sur la main » dont ce matin ils niaient jusqu'à l'existence de la famine.

Les Renauderies d'un Chiffortin

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Depuis qu' nous sommes en république,
On fourr' ces mots un peu partout.
Nos gouvernants sont ironiques,
Ils la connaissent pour s'fout' de nous.
Sur les monuments, les écoles,
Les mairies, on voit ces trois mots,
Comme si qu' c'était vrai. Minc' de colle!
C' qu'on te gourre, mon vieux populo.

Quand on a des LOIS SCÉLÉRATES
Comme y en a dans not' doux pays,
Quand on est toujours sous la patte
D'un tas d'argousins, de bandits,
Qui vous espionnent et qui vous r'file
Toujours prêts à vous arrêter,
L' gouvernement sans s' faire ed' bile
Fait mettre sur les murs: LIBERTÉ!

On a la liberté d' conscience,
On peut croire c' qu'on veut, mais seul'ment,
On n'est pas libre ed' dire c' qu'on pense
Sans qu'un roussin vous fout' dedans.
Et même moins, on en a la preuve!
Ainsi, l'autr' jour, pour un pétard,
Des copains ont subi l'épreuve:
On les a foutu d'dans sans r'tard.

ÉGALITÉ, c'est beau à dire,
C'est mêm' beau sur les monuments.
Tous égaux. Hé! y a rien à r'dire,
Il est chouett' not' gouvernement.
D'avant la loi faut qu' tout l' monde s'incline,
Seul'ment v'là, ceux qu'a du pognon,
Y s' tir' d'affaire! L' pauvr' qui turbine,
C'est lui qui garnit les prisons.

Quand y en a qui couch' sur la paille,
Qu'ont souvent pas d' quoi boulotter,
Pendant qu' des autres ils font ripaille
On vient parler d' FRATERNITÉ.
Ah non! Vous feriez bien mieux d' mettre
Sur la façad' d' vos monuments:
« HONNEUR AUX RICHES ET GLOIRE AUX MAÎTRES! »
Il dirait vrai vot' boniment.

Le Père François.

CHANSONS ILLUTRÉES

De tous côtés, les copains réclament des chansons.

Et ils n'ont foutre pas tort car la chanson est un sacré élément de propagande.

Or donc, pour répondre aux désirs des camaros, le Père Peinard a commencé la publication d'une série de chansons gaubeuses: il en paraîtra une environ tous les quinze jours.

Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue Deux ronds.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

—0—

Les copains désireux de recevoir directement les Chansons illustrées du Père Peinard, au fur et à mesure de leur publication, peuvent s'y abonner aux conditions suivantes:

Abonnements à la série de douze chansons: pour la France, 1 fr. 50 et pour les autres pays, 1 fr. 75.

—0—

Le CHANT DES ANTI-PROPRIOS qui ouvre la marche est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvé

chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fourrera tant et plus.

Avec le numéro 40, sera mis en vente la seconde feuille des chansons du Père Peinard: LES LIBÉRAIRES, paroles de E. Decrept, musique de Mévisto aîné.



Les Mécaniciens d'Angleterre

C'est un riche mouvement, un des plus galbeux qui se soit produit depuis belle lurette, que la grève des mécaniciens anglais.

J'en ai déjà causé; les gas tiraient des plans pour décrocher la journée de huit heures et comme, en Angleterre, la syphilis guesdiste est à peu près inconnue, au lieu de s'adresser à l'Etat et de supplier les bouffe-galette de faire « une loi », les mécaniciens ont pris le chemin le plus court: ils ont opéré eux-mêmes et se sont adressés aux patrons, quitte à foutre leur poing sous le nez des capitalos.

Si une telle initiative semble épatante à des français que les ragougnasses guesdistes ont tourneboulés et qui ne peuvent pas se dépêtrer des trouducuteries de la loi des salaires, ça n'a rien de drôle pour des anglais.

En Angleterre, grâce à leur nerf et à leur initiative, les prolos tiennent les capitalos en respect: la journée de travail y est bougrement moins longue qu'en France!

La journée moyenne est de neuf heures, quelquefois de huit heures, et dans certaines mines de sept heures et demie.

Quant aux salaires, ils sont plus élevés qu'en France, au moins d'un tiers.

Et, ce qui ne cadre pas du tout avec la loi des salaires, la vie matérielle est presque moitié meilleur marché qu'à Paris.

Voilà les faits — et tous les raisonnements du monde ne feront pas que ce ne soit ainsi!

Ceci dit, revenons aux mécaniciens: il y a une quinzaine les gas voulurent appliquer, à Londres seulement, la journée de huit heures et, pour forcer la main aux patrons, ils se fichèrent en grève.

Illico, les patrons de toute l'Angleterre, croyant enrayer le mouvement, répondirent en foutant à la porte le quart de leurs prolos, en ayant soin de choisir les plus à la hauteur et les plus rouspéteurs.

La vacherie de ces couillons, loin d'enrayer la grève, ne fit qu'accroître le mouvement.

Ce fut la grève générale!

D'un bout à l'autre du Royaume Uni, les mécaniciens ont plaqué le turbin. Et, comme les bougres ne sont pas des fausses-couches, y a des chances pour qu'ils fassent capituler les exploiteurs.

Déjà, une vingtaine des plus gros patrons de Londres ont mis les pouces, se sont retirés de la ligue patronale et ont concédé la journée de huit heures. Parmi ceux-là y a le capitalo international, Singer, le fabricant de machines à coudre.

Les galeux qui résistent font seriner dans les journaux — moyennant finances — que s'ils cédaient aux exigences ouvrières, l'industrie anglaise serait flambée, qu'elle ne pourrait plus entrer en concurrence avec l'industrie allemande et française. Conséquemment, ce serait la faillite!

Malheureusement, c'est du chiquet. Il serait à souhaiter que les capitalos soient acculés à la ruine.

C'est ça qui simplifierait bougrement la solution de la question sociale!

Les singes n'auraient qu'à foutre la clé sous la porte..., et les prolos prendraient possession des usines abandonnées. Ça se passerait en douceur, à l'amiable!

Et, nom de dieu, quoi qu'on dise, une fois maîtres de l'usine, les turbineurs sauraient parfaitement s'aligner pour faire tourner les machines, — au profit de tous, et non plus pour enrichir un exploiteur.

Mais, hélas, on n'en est pas là! Les prolos ne sont pas encore devenus assez canulants pour être parvenus à dégoûter les richards du métier de patron.

Ce qu'il y a de rupin, dans la grève des mécaniciens, c'est qu'elle a bougrement de tendances à se généraliser encore plus et à entraî-

ner dans le mouvement une grosse part du populo anglais.

Les mécaniciens viennent de lancer des appels pour demander aux prolos des autres métiers, ce qu'ils pensent de la journée de huit heures.

A Londres, la plupart des ouvriers se sont prononcés pour ne turbiner que huit heures : les constructeurs de chaudières, les fondeurs en cuivre, les peintres, les constructeurs de navires en pincent pour les huit heures et se déclarent prêts à marcher.

Les mouleurs en fer, eux, parlent de faire 51 heures parsemaine, — malgré ça, ils marchent pour se foutre en grève illico.

Ainsi, la charognerie des patrons mécaniciens, non seulement a foutu en branle tous les prolos de leur corporation, mais, en outre, il se pourrait qu'elle soit le signal d'une rouspétance générale de tous les prolos britanniques.

Done, les copains, ne perdons pas de vue la Grande-Bretagne. Les angliches sont en train de nous prouver qu'ils sont plus réellement révolutionnaires que leurs airs de ne pas y toucher le faisaient supposer.

Au lieu de parler, ils agissent.
Et ça vaut mieux, nom de dieu!

CHOUETTES RÉUNIONS

Nom d'une pipe, je ne sais pas si c'est la saison qui veut ça, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les politiciens deviennent d'une franchise mirobolante.

Leurs déclarations actuelles sont à enregistrer soigneusement.

Ne serait-ce que pour les leur foutre sous le blair, au mois de mai prochain, quand ils viendront mendigoter des suffrages.

Samedi soir, à Paris, à la Maison du Peuple, y a eu une réunion emmanchée par le comité de la grève générale.

Y avait du populo!

Guérard, du syndicat des chemins de fer, a expliqué que la grève générale n'est que l'entrée en matière du chambardement général et il n'a pas eu de peine à démontrer que si les guesdistes ne veulent rien savoir de cette idée c'est parce qu'ils ne guignent que la conquête des pouvoirs publics — et se foutent de la révolution!

Et puis, ça a été un défilé de socialos autoritaires — élus ou en passe de l'être — qui, tous, à qui mieux mieux, ont crossé le parlementarisme, la politique et tout ce qui en découle!

C'est Veber, un conseiller cipal de Montmartre, qui affirme que les pouvoirs publics ne peuvent rien pour le populo!

C'est Colly, un conseiller du 12^e, qui appuie sur la chanterelle : non seulement, affirme-t-il, les pouvoirs publics ne peuvent rien, mais encore, il est impossible à un révolutionnaire sincère de rester pur et énergique dans une assemblée élue par le muselage universel. Il se trouve vivement pourri, subit l'influence du milieu et ne peut résister à la corruption.... Il en parle savamment! Il en est venu, lui-même, à regretter de s'être fait élire.

Et de trois, voici Joindy, candidat perpétuel, qui approuve le jaspinage de Colly.

Nom de dieu, c'est très bath! Mais alors, une question se pose : Pourquoi, Veber et Colly n'ont-ils pas encore foutu leur démission par le travers de la gueule de leurs électeurs? Pourquoi Joindy est-il le candidat partout où y a une foire électorale?

Cré pétard, il faut que ces jaspineurs qui, pour décrocher des applaudissements, en disent beaucoup plus qu'ils ne pensent..., et vont très loin!... quand ils se trouvent devant un auditoire dessalé;

Il faut que ceux-là sachent que, désormais, le populo se fiera pour apprécier les opinions d'une tapée de braillards, — non sur ce qu'ils débitent, mais sur la façon dont ils opèrent, — aussi bien dans les menus que dans les grands actes de la vie.

A Reims, dimanche, tandis que le Meline venait balader sa couenne, histoire de lichaiiller du champagne et, au débarqué, était hué et houspillé richement par le populo,

L'Union de l'industrie textile emmanchait une galbeuse réunion : les députés Sembat et Vaillant, — et aussi le copain Pelloutier, — avaient été conviés à y prendre la parole.

Vaillant, toujours finaud derrière les vitres de ses lunettes, a longuement jaspiné sur l'action économique et n'a pas dit un foutu mot de la politique.

Le vieux bougre a du doigté : c'est jamais lui qui prendra son public à rebrousse poil!

Pelloutier n'a pas raté de faire remarquer ce mépris de Vaillant pour la politique et en conclut que le vieux blanquiste n'a pas la foi dans les balivernes gouvernementales.

« A supposer, dit-il, que Vaillant devienne ministre demain et qu'il ait tous les atouts en main, sera-t-il capable de chambarder la société? »

Ça posé, il examine le programme politique, — le plus révolutionnaire — et n'a pas de peine à prouver que l'homme le mieux intentionné serait, dans un cas pareil, plus impuissant qu'un eunuque.

Et il conclut en conseillant aux prolos les efforts individuels et aussi le groupement des exploités, afin de s'émanciper révolutionnairement.

Sembat, plus mariole encore que Vaillant, approuve carrément le jaspinage de Pelloutier, et il ajoute : « Y a pas à compter sur le Parlement, ni même sur un Etat socialiste, car il est indubitable que le système économique actuel rendrait inefficace tout essai de réformes. »

Seulement, il reproche à Pelloutier de confondre l'action parlementaire, qui ne peut rien donner, avec l'action politique qu'il définit : l'effort personnel des travailleurs pour foutre bas la société capitaliste.

Alors, quoi? Nous ferions tous de la Politique!

A en croire Sembat, on serait kif-kif mossieu Prudhomme qui faisait de la prose sans le savoir.

Ouais, j'y coupe pas!

La Politique, c'est la part qu'on prend au gouvernement, ou l'appui qu'on lui donne, — plus ou moins inconsciemment.

Y a pas à équivoquer!

Néanmoins, le langage de Sembat était si extraordinaire dans la bouche d'un député que les copains lui ont posé une kyrielle de questions.

Ça l'a offusqué! Bien à tort, nom de dieu. Il a cru y voir des intentions d'obstruction — tandis qu'il n'y avait que le désir d'entendre un député réitérer aux socialos de Reims que le parlementarisme ne vaut pas une crotte d'évêque.

A la fin de la réunion, le Durozoy, un socialo tout ce qu'il y a de plus incolore, et qui a pour spécialité, dans le *Franc Parleur*, d'en débiter des vertes et des pas mûres sur le compte des anarchos, a voulu accoucher d'un tour de sa fanon : il a proposé à l'assemblée un ordre du jour de blâme contre les anarchos.

Nom de dieu, mince ce qu'il a été hué!... Autant que Meline, — et c'est pas peu dire!

Cette proposition tombait si mal à propos que Vaillant lui-même s'est emparé du papier de Durozoy et l'a foutu en miettes, aux applaudissements de tous.

Donc, au total, chic réunion!

C'est pas tous les jours qu'on entend des bouffe-galette déclarer que l'Aquarium est un repaire infect dont les bons bougres désireux de conserver leur santé physique et morale doivent se garer, — pire que d'une léproserie!

En Banlieue

Au Cirage Jacquot

— Bonjour Jacquot!

Et foutre, y a de quoi lui dire bonjour à l'exploiteur qui porte ce nom de perroquet. C'est une vieille connaissance! C'est lui que Wilson décora, — moyennant 77.000 balles versées dans le creux de ses pattes croches.

Ça fit bougrement du potin! A l'époque, il fut question de retirer sa wilsonienne au Jacquot; mais, le type finança si carrément qu'il fit taire les rouspéteurs..., et garda sa marque rouge,

Rouge du sang de l'ouvrier!

Pour ça, oui, nom de dieu! Si jamais décoration fut sanguinolente, c'est bien la sienne.

Ce chameaucrate a son bague à Saint-Ouen, rue des Rosiers, et il y exploite une moyenne de 250 ouvriers et d'une centaine de prolos.

Pour un turbin infernal, les pauvres bougresses, — jusqu'à 18 ans, — sont considérées comme ouvrières peu habiles et gagnent, en moyenne, trente sous par jour. Au dessus de cet âge, elles paient de 50 sous à 3 francs.

Quant aux hommes, leur moyenne est de 4 francs.

Y a fichtre pas épais!

Aussi, afin qu'il y ait compensation, mossieu Jacquot a un riche appartement, rue de Rivoli,

où il paie la gentille somme de quarante mil balles de loyer annuel.

Donc, s'il n'aboule à ses exploités qu'un salaire de famine ce n'est pas que la concurrence l'y pousse. En effet, rien ne lui serait plus commode que de s'arranger d'un local à meilleur compte que sa turne de la rue de Rivoli.

Si j'insiste sur cet exploiteur, c'est qu'il est un échantillon du genre, — et aussi parce que son cirage est connu partout.

Voyons donc comment ça se manigance dans son enfer :

Ces jours derniers, à l'équipe de la ferblanterie, une sale typesse emportait toujours les meilleures payes.

Pourquoi?

Les copines ouvrirent leurs lucarnes et découvrirent que celle qu'elles avaient à l'œil mouchardait les camarades au contre-coup.

Oh, foutre, quand les bonnes bougresses furent fixées, ça ne traîna pas : elles attendirent la moucharde à la sortie et lui administrèrent une brûlée faramineuse, — quelque chose de tapé et de bath aux pommes!

C'est d'ailleurs de chouettes copines, mille bombardes!

Le contre-coup précédent en a su quelque chose, lui aussi : ce porc encaissa une distribution de pains et de marrons..., et ne demanda pas son reste!

Très tendeur, il se payait d'autor les plus gironde ouvrières..., et fallait pas qu'une lui résistât, — sinon, du balai!

Ce n'était pas qu'un coq, c'était aussi un cochon : un jour il appela dans son bureau une ouvrière et, se débraillant, lui mit le marché en main.

La bonne bougresse rouspéta, fit du potin, y eut du fouan...

Enfin, après la distribution que les ouvrières octroyèrent à ce salaud, bien à regret, Jacquot dut le vider.

— 0 —

Donc, pour en revenir à nos moutons — ou mieux à notre bourrique — l'autre soir, les bonnes bougresses de la ferblanterie ont tanné le cuir à la toupie qui les mouchardait.

Le directeur du bague lui paya une chopine d'arnica, pour panser ses bochons, puis exigeant de la poufiasse qu'elle porte plainte il rédigea pour elle une déposition.

Mais, quand il s'est agi de dégouter des témoins, bernique! personne n'a voulu marcher.

Ce n'est pourtant pas les spectateurs qui manquaient : plusieurs centaines de bons bougres et de bonnes bougresses avaient assisté en jubilant à la purge de la moucharde.

Mais, foutre, nul n'aurait voulu casser le morceau!

Voilà qui est rudement chic!

Si seulement, les hommes de ce bague avaient autant de poil au ventre que les bonnes bougresses le Jacquot ferait moins le faraud.

Il ne porterait pas la crête si haute!

Ainsi, y a pas longtemps, un pauvre vieux qui trimait dans ce bague depuis 25 ans, a été vidé comme un malpropre, sous prétexte que, un peu malade, il devenait patraque.

Et les copains de son atelier n'ont pas fait du fouan!

S'ils avaient foutu les pieds dans le plat, et expliqué au Jacquot qu'il ferait mieux de réduire ses frais de bergère que de saquer ses vieux ouvriers, ça lui aurait probablement fait ouvrir les yeux et serrer les fesses.

NÉCROLOGIE

Tandis que quantité de sales fripouilles font de vieux os, de bons copains cassent leur pipe.

C'est ainsi qu'à Vienne, Thomas Joseph est mort il y a une dizaine de jours.

A Roquencourt, est mort aussi un riche fieuf, Chauveau, laissant sans ressources sa compagne et la fille de l'ami Decamps qu'il avait prise avec lui depuis l'affaire de Clichy.

Le camarade Decamps se trouvant momentanément dans l'impossibilité de reprendre sa fille, plusieurs copains vont tâcher d'assurer son existence. Et ils font appel à ceux qui pourraient, chaque semaine, disposer de quelques sous dans ce but. C'est surtout aux compagnons qui ont connu Decamps et Chauveau qu'ils s'adressent.

Prière d'entrer en relations avec Galaud, 24, rue Pierre, à Saint-Ouen, et de lui adresser les fonds.



Putasseries de pandores

Saint-Gaudens. — Un bon lieu, le copain Bacqué, vient de se faire fiche au clou ces jours-ci.

Le camarade qui, en dehors de son turbin, vendait des canetons, a été arrêté à Saint-Marcel pour n'avoir pas voulu plier l'échine devant les baudriers jaunes des charpentiers-à-la-queue.

En attendant que les journaux, il avait trouvé moyen, un jour de la semaine passée, de réunir une centaine de personnes chez un bistrot.

Et le copain de leur faire toucher du doigt les vacheries actuelles et de leur montrer le chemin qui conduit à une meilleure société, — ce qui n'est pas difficile.

Et tout le popolo, comme buvant du petit lait d'aplanir à pleins battoirs!

Mais va te faire foutre! Voilà que les cognes rapinent dans l'établissement et, sans rime ni raison, on évacue la salle.

Turelement, le copain a protesté.

Les pandores ayant reçu la consigne et n'attendant que cette occasion, se sont empressés de s'accrocher au gas sous prétexte de lui demander son nom et prénoms.

— J'en ai rien à vous dire, a répondu simplement le copain.

Il n'en a pas fallu davantage pour que les gendarmiers à-Félicite lui passent le chapelet et saint-François et lui dressent procès verbal sous l'inculpation d'outrages à la gendarmerie.

Comme c'est l'usage, on l'a trimballé au parquet d'abord, puis on l'a bouclé à la prison de Saint-Gaudens.

Ce n'est jamais qu'une vacherie de plus à l'actif des crapulards de la haute.

Il faudra déboucler le copain, ... si ce n'est déjà fait!

Puis, à supposer qu'il resterait à moisir dans ces prisons, est-ce que ces jean-foutre se figurent arrêter le mouvement?

Oh là là, Josué, — qui était moins cruche qu'eux, — n'a pas réussi à faire poirotter le soleil. A plus forte raison ne couperont-ils pas la chique aux fistons d'attaque!

Crime capitaliste

Alais. — Une gueule noire, Grailhon, compris dans la grande fournée de renvois faits par la Compagnie de Rochebelle, à la suite de la dernière grève, vient de se faire passer le goût du pain.

Avant de se faire périr, le pauvre bougre ouvrit une boutique de bistrot, comptant arriver à subvenir aux besoins de sa nichée — six loupiots en bas âge.

Mais, la haine et la vacherie des sous-ordres de la Compagnie l'empêchèrent de faire ses affaires et foutirent sa boîte à l'index.

N'y pouvant plus tenir, Grailhon se décida à mourir.

Il partit en désespéré, ... seul!

Avant de se tuer, il écrivit une babillarde à ses camarades, s'excusant de désertier la lutte.

L'enterrement de cette victime des chameaucrates a eu lieu avec accompagnement d'une foultitude de bonnes bougresses et de bons bougres qui serraient les poings de rage.

Au cimetière, y avait tellement de larmes et de colères dans les gosiers, que nul n'a parlé. Y a pas eu de discours!

Et ce silence n'en était que plus terrifique pour les chameaucrates.

Mais, pour l'instant, les charognards de la Compagnie ont l'air de s'en foutre, — ils ne voient plus que le résultat immédiat de leur vacherie: Grailhon disparu et six orphelins de plus, qui, s'ils grandissent, feront — avant peu — de la bonne chair à travail!

Le baigneur Chauvet

Orléans. — Purotins à qui les pleins-de truffes serinent sans répit: « Avec du travail et de l'économie on arrive toujours à se faire une position... » voulez-vous savoir comment, dans la société actuelle, on s'y prend pour s'enrichir... honorablement?

Écoutez l'histoire de l'auvergnat Chauvet, — ça vaut l'os!

Il y a quelque 25 ans, Chauvet était puro-

tin comme vous, chinant les peaux de lapins et les chiffons, avec un sac sur le dos.

Aujourd'hui, il a fait sa pelote, s'est engraisé et a marié ses deux filles en donnant à chacune un beau sac d'écus.

Et cette sacrée famille — augmentée de deux gendres, — continue à pomper le peu de sang qui reste à une trentaine de pauvres bougresses qui se crèvent à déchiqueter des chiffons.

A l'origine, pour décrocher le pognon nécessaire à toute entreprise, Chauvet eut la main heureuse: il épousa une femme gentille, et dégourdie, nom de dieu!

Ça fait, il pratiqua un système — qui lui a tellement réussi, qu'il l'emploie toujours:

Quand un affamé vient demander de l'ouvrage au singe, elle est embauchée sur l'heure, à condition que, pendant deux jours, elle turbine à l'œil, sans prétexte d'apprentissage.

Si, au bout de ces deux jours, n'ayant pu se faire au régime du baigneur — qui est bougrement dur, comme on va voir, — elle plaque: ses deux journées ne lui sont pas payées.

Si la malheureuse résiste, quand vient la paye, les deux journées, d'apprentissage supposé, lui sont diminuées carrément.

Voici maintenant l'infamante exploitation que les pauvres bougresses endurent:

Le matin, entrée au baigneur à 6 heures 1/2. Pour cinq minutes de retard on fout une heure par terre! A onze heures et quart on va bouffer, jusqu'à midi. Comme l'exploiteur retranche une heure, il bénéficie d'un quart d'heure. Le soir, la sortie devrait avoir lieu à 7 heures, mais les ouvrières ne s'esbignent qu'à 7 heures 20. Ça fait donc un rabiote de vingt minutes!

Quant au régime de la boîte il ne laisse rien à désirer: les six vampires patronaux piallent constamment, ils se sont même adjoints une contre-maîtresse pour gueuler plus fort!

Et y a pas que des aboiements!

Pour les gamines, incapables de se rebiffer, y a des distributions de gnons.

Reste le salaire: il est maigre, nom de dieu! *Il varie entre huit et seize sous par jour!*

Avec un régime aussi infernal, le Chauvet n'aurait pas un chat dans son baigneur, s'il n'avait des complices qui rabattent le gibier de misère: ces garces de complices sont les dames patronesses de la charité crétine.

Par exemple, quand une bonne — engrossée par le fils à papa — a été saquée par le patron, ... quand, pour une raison quelconque, une gosseline est sur le pavé, ... les dames patronesses racolent les pauvrettes et leur jabottent: « A tout péché miséricorde! Il ne vous faut que du travail pour vous relever, ... on vous en procurera! »

Et on enferme la malheureuse chez Chauvet.

Ces poufinesses placent ainsi, dans une année, plus d'une centaine d'affamées, tellement la dèche est faramineuse.

Et tout ça, sous prétexte de charité!

C'est-y donc par charité que le Chauvet dégueule les horreurs du calibre suivant: « *Cet hiver j'aurai des ouvrières que je ne paierai pas, je leur foutrai seulement un bout de pain et de fromage!*... »

C'est la traite des blanches dans tout ce qu'elle a de plus infect.

Et foutre, ça rapporte plus que la traite des noirs puisque l'exploiteur a de la viande humaine à l'œil!

Y a des birbes qui font le coup du père François, ... ça rapporte peu ou prou et y a bougrement de risques.

D'autres animaux, plus mariales, trouvent plus pratique et plus lucratif d'ouvrir un abat-toir humain, ... y a pas deux liards de risque! Au contraire, à ce fourbi on gagne la considération de toute la cléricaille!

La semaine prochaine, le Père Peinard passera à l'astique un gros matador couverturier, à qui les cardeux, dans leur haine unanime, ont collé un sobriquet comme on en foutait jadis aux bandits célèbres: le nez Cassé!

Toujours les chats-fourrés!

Alger. — Les chats-fourrés algériens ne sont décidément pas ordinaires: ils viennent de coller une variante à la seie connue:

*Si cette histoire vous emmielle
Nous allons la recommencer!*

Et ils recommencent!

Non pour amuser, mais bien pour embrenner leur monde jusqu'à la gauche.

C'est pas de blague; André Reclus, Ramsont et Vernet n'ont pas fini d'être canulés pour l'affichage du placard du Père Peinard.

Après huit jours de ruminade, les jageurs

ont déclaré que l'apologie de la Commune n'est pas un acte de propagande anarchiste, car la Commune fut une insurrection collective et non pas individuelle.

« Done, allez-vous dire, les trois bons bougres sont acquittés!... »

Vous n'y êtes pas, les camarades.

Ces sacrés marchands d'injustice ont bien déclaré que, dans le cas, la loi scélérate n'est pas applicable, mais, au lieu d'acquitter, purement et simplement, ils ont renvoyé l'affaire devant la cour d'assises.

Il est à espérer que les jurés seront moins bêtes et moins charognards que les jageurs.

Ordre et Égalité militaire

Toulon. — Y a de l'ordre dans l'armée, — de l'ordre, méticuleux et bête à faire vomir!

En voici quelques échantillons que, sans se la fouter, il y aurait mèche de multiplier à l'infini:

Les magasins de la manutention militaire sont farcis d'une farine *moulue en décembre 1893*. Aujourd'hui seulement on se décide à en faire du pain, — qui est d'ailleurs immangeable!

Tellement immangeable que les rapports officiels l'avouent: ils le déclarent *à peine distribuable*.

Le ministre de la guerre — partisan de l'égalité, — a ordonné que cette cochonne de farine soit distribuée entre les diverses places de la région, afin que tous en bouffent.

Inutile de dire qu'il ne paraîtra pas de ce sale bricheton à la table ministérielle, non plus qu'au mess des officiers.

L'égalité ne va pas jusque là!

Autre pantoufle: depuis quelques années le couvre-nuque est devenu réglementaire pour les trouabades en garnison dans le Midi de la France. Les soldats ont donc le couvre-nuque, mais on les oblige à le porter roulé sur le kepi.

Eh foutre, ainsi porté, à quoi donc sert-il? C'est plus un couvre-nuque, c'est un simple embarras.

Turellement, pour ne pas perdre de vue l'égalité — telle que la gobe la bourrique ministérielle — les gradés portent le casque colonial.

Combien dureront ces mic-macs?

Aussi longtemps qu'il y aura des moules qui auront le militarisme à la bonne!

Dans le sac!

Amiens. — Comme baigneur, la fabrique de sacs d'une sacrée veuve est bougrement réussie!

Dans cette caserne, où règne une discipline de maison centrale, une vingtaine de prolos et environ soixante-dix ouvrières y triment dur.

Le silence absolu — tout comme dans les prisons — est le premier article du règlement. Et les amendes grèlent! Pour la moindre couillonnade, retard ou autre chose, y a une retenue de salaire à la clé.

Et, les bons bougres, n'allez pas croire que dans cette sale baraque on gagne des mille et des cent: la paye des femmes varie de 7 à 13 francs par semaine.

Nom de dieu, y a guère de quoi se gonfler le mou!

Les gardes-chiourmes sont au nombre de deux. De l'un, rien à dire: c'est un sac à mistouffes, aussi rossard que ses pareils. Quant à l'autre, il n'est pas banal: c'est un collecto qui a été candidat au conseil cival et a accouché d'un caneton, la *Pique Hardie*.

Il est frais le socialo à la manque!

Nom de dieu, s'il amène jamais un prolo de son baigneur à penser comme lui, je veux bien qu'on me la coupe. Et ça se comprend! On ne juge pas les hommes d'après ce qu'ils pensent, mais bien d'après ce qu'ils font.

Or, comme le birbe ne fait rien de chouette, y a pas de danger que ses esclaves soient attirés vers lui.

Y a pas à tortiller, si on veut que le popolo gobe les idées révolutionnaires, les gas d'attaque doivent s'aligner de façon pour que leurs manières de vivre soient en concordance avec leurs opinions.

Et c'est pourquoi les anarchos ne doivent pas suivre l'exemple de ce triste socialo pisse-froid qui à l'atelier est un infect contre-coup et qui, dans la rue, parle d'émancipation.

Congratulations de pestailles

Les roussins d'Amiens jubilent: une légume de la sûreté générale est venue tout exprès pour leur passer de la pommade et les féliciter de leur intellect et de leur zèle.

Les félicitations de roussins, ce que ça doit puer, nom de dieu!

A un quart d'œil, pourtant, la pommade a

été mélangée de poil à gratter : « Mon vieux pore, qu'il lui a été dégueulé, tu as eu le chic pour arrêter Calvignac, maire de Carmaux, dans l'exercice de ses fonctions. Mais, les anarchos, c'est une autre paire de manches : ils ne préviennent pas de leur changement de résidence et glissent dans les doigts... »

Il renaudait, le quart d'œil, et c'est en roulant des quinquets de chat sauvage qu'il écoutait son supérieur.

Quel malheur qu'ils ne se soient pas bouffés le nez !

LA CLAMEUR

Il y a plus de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau ; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser : il nous faut patienter !

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarisant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des bons d'abonnement de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque bon donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le bon d'abonnement est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le bon complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les bons d'abonnement sont réunis en carnets de quatre ou cinq bons que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier ; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occupent de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des bons : ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent... en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET.

F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 11, rue des Deux-Ponts, Paris.
E. Pouget, 15, rue Lavieville (Montmartre), Paris.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Le lundi 19 juillet le camarade Ferrière commencera une série de conférences sur les applications de la médecine dite légale.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard ; chez Lille, rue Burq.

— Aux Lions Caulaincourt, 17, rue Caulaincourt, samedi 17 courant, à 8 h. 1/2 du soir, réunion des ouvriers cordonniers (cousu main) pour la distribution des livrets.

— La Justice Sociale. Réunion mardi 21 juillet, au café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

A 7 h., banquet amical libertaire, à la carte.
A 10 h., causeries d'Alphonse Argence, Louis Martin, Chevallier.

Appel aux adhérents.

— Les Purotins se réunissent tous les samedis, salle de la Brasserie, 100, avenue d'Italie.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale de Saint-Denis, salle Montéremal, 35, rue de la République. Réunion, tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 ; causeries, lectures, discussions.

Appel est fait aux militants, anciens et nouveaux, pour aider les initiateurs.

Genevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc ; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Pantin. — Le samedi 17 courant, salle Morin, rue de Paris, 24, conférence publique et contradictoire par Giraud, Carré, Bordenave, Mary Huchet.

Sujet : Ce que nous voulons.
Entrée : 0 fr. 20.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures anti-cléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Rouen. — Les camarades de Rouen et des environs sont invités à venir à la réunion qui aura lieu le samedi 17 courant, à 8 h. 1/2 du soir, à la Brasserie Nationale, 33, rue de la République.

Ordre du jour : fondation d'un groupe ; location d'un local.

Jallieu. — Dimanche 18 juillet, à 4 h. du soir, salle de l'Ancienne Brasserie, au Pont de Ruy, conférence publique et contradictoire par Henri Dhorr.

Sujet : La Révolution est-elle utile ?
Prendront la parole les camarades Sanlaville et Mendon.
Prix d'entrée : 0 fr. 30.

Reims. — Tous les lecteurs des journaux libertaires sont invités à se trouver dimanche 18 juillet, à 4 h. de l'après-midi, salle du Crucion d'Or, rue de Cernay.

On traitera « des moyens à employer pour la propagande ».

— Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Limoges. — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » pensant que des balades en campagne, tout en étant récréatives, seraient d'une utile propagande, a décidé d'en faire tous les dimanches. La première aura lieu dimanche prochain 18 courant. Rendez-vous place de l'Hôtel de Ville à 2 h. 1/2 précises.

Les camarades désireux de connaître l'endroit où l'on doit se rendre pourront s'en informer aux camarades du groupe.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Pantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue

d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les consulter.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade ; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Petite Poste

J. Chalon s. Saone. — B. Nantes. — P. Romans. N. et H. Alais. — G. Cavaillon. — C. Genève. — M. Perpignan. — D. Morez. — B. Marseille. — P. Londres. — P. Lille. — S. Roubaix. — R. Bézenet. — V. Pourcieux. — C. Cholet. — E. Montpellier. — D. Ste Christie. — O. Toulon. — M. Ivors. — P. Beaune. — F. St-Denis. — B. Cavaignac. — P. Millau. — P. St-Quentin. — C. Havre. — V. et P. Reims. — G. Jailleu. — H. Saint-Nazaire. — L. Orleans. — T. Brest. — P. A. Garat. — M. Roubaix. — Reçu règlements, merci.

— G. G. Oui, ça va !

— Le copain Bardot est prié de passer au bureau du P. P.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : B. Londres, 6 fr. 50. — L. Boursonne, 1 fr. — D. Lyon, 4 fr. — G. Paris, 10 fr. — F. Reims, 0 fr. 45. — Une lipette, 1 fr.

SOUSCRIPTION POUR LES BANNIS D'ESPAGNE

Par Brunet, collecte salle Pétreille, 2 fr. — Un copain, 0 fr. 50. — Une lipette, 1 fr. — Deux ennemis des bourgeois à Farges, 2 fr.

Le camarade Favier se propose de faire une tournée de conférences dans toute la région du Nord. En conséquence les camarades de ladite région qui veulent communiquer avec lui pour l'organisation de ces conférences, peuvent lui écrire, 78, rue de Mouveaux, à Roubaix.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	France
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broché).....	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasci de chouettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier. Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v. Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25 ; par poste 1 fr. 50 ; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

« Partant pour la Russie! »



Félique joue ça sur l'air de « Partant pour la Syrie... » et le populo crache!...